

Au Saint-Gothard en 1838

Autor(en): **Toepffer, Rodolphe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 14

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209467>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 5 avril 1913 : Le point final. — Au Saint-Gothard en 1838 (Rodolphe Tœpffer). — (Boutade). — Le budget (Miguel Zamacois). — Pst ! pst ! (M.-E. T.). — (Boutade). — Les vieilles chansons (Pierre d'Antan). — Ti mouh pé lè z'Allemagne (Marc à Louis). — (Boutade). — À la table du coin (N. T.). — Aux amateurs du genre. — Notre énigme.

LE POINT FINAL

Nous l'avons dit samedi dernier, notre plébiscite touchant le 24 janvier férié est clos, irrévocablement clos. Quelle en sera la conséquence ? Nous l'ignorons. Nous n'avons pas mission de pousser plus loin. Cela appartient à l'un ou à l'autre des honorables représentants du peuple au Grand Conseil de voir s'il veut se faire l'interprète des 250 et quelques citoyens qui, par l'entremise de notre journal, ont exprimé le vœu qu'une fête nationale vaudoise fut instituée et que le jour choisi pour celle-ci soit décrété férié.

Le *Conteur* n'avait pour tâche de donner corps à ce vœu et lui donner aussi occasion d'être porté en haut lieu, si quelque personne qualifiée pour cela croit devoir le faire.

Voici maintenant la dernière correspondance que nous avons reçue à ce sujet. Ce sera le point final.

« Aigle, 26 mars 1913.

» Mon vieux *Conteur*, je me prononce sans hésiter pour le 24 janvier comme fête nationale vaudoise et jour férié. Nous le devons à la mémoire des hommes qui ont lutté pour l'affranchissement du pays de Vaud, du joug oligarchique, et nous le devons aussi au souvenir du drapeau de la République Lémanique, qui a flotté le premier, à la fenêtre de la maison Moirin, le 24 janvier 1798.

J'ajouterai aussi que le 14 avril ne rappelle, en somme, qu'un évènement qui est la conséquence et le corollaire du premier.

» A toi de cœur.

H. C. »

AU SAINT-GOTTHARD EN 1838

On n'a jamais parlé autant du St-Gothard que ces temps-ci. Raison de plus pour vous taire ! nous dira peut-être quelque lecteur. Qu'on se rassure : le *Conteur* n'analysera ni la convention de 1869, ni celle dont les Chambres fédérales s'occupent depuis quinze jours ; ce n'est pas son affaire. Mais il lui semble indiqué de rappeler ce qu'était le passage du Gothard avant l'ouverture, en 1882, de la grande voie ferrée, source de tant d'améliorations... et de tant de soucis.

Selon la légende, le St-Gothard aurait été franchi du sud au nord, la première fois, en 398 puis en 569, par les Lombards, auxquels serait due la construction dans la gorge des Schöllenen d'un pont suspendu, remplacé en 1198 par le Pont du Diable. La légende se trompe disent les historiens : les premières traversées du Gothard, attestées par d'authentiques documents, ont eu lieu vers 1226. Il n'y avait alors que de

méchants sentiers. Ce n'est qu'au commencement du XIV^e siècle qu'il est fait mention d'un chemin muletier, visible encore aujourd'hui en bien des endroits. Cent ans plus tard, ce chemin fut rendu carrossable sur une bonne partie de sa longueur. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, le passage s'était si bien amélioré que les pèlerins purent se rendre en voiture de Lucerne à Rome. On suppose cependant que ces véhicules étaient démontables et qu'on les portait aux endroits les plus difficiles. Ce voyage aurait donc eu lieu un siècle avant celui du naturaliste anglais Greville (juillet 1775) qui fut longtemps considéré comme la première traversée du Gothard en voiture.

C'est à l'ingénieur Muller, d'Altorf, qu'on doit l'achèvement rationnel de la grande route actuelle, dans la première moitié du XIX^e siècle. La hardiesse du tracé, à travers des gorges profondes et le long de roides pentes, les tranchées taillées dans le roc, les lacets sans nombre, les ponts hardis et pittoresques, les galeries et les travaux de défense contre les avalanches et les chutes de pierres, font de cette chaussée alpestre un chef-d'œuvre du génie civil, bien qu'elle ne soit pas aussi large que la route du Simplon. Vers 1880, les diligences et les traîneaux de la poste y transportaient annuellement de 60,000 à 70,000 voyageurs et l'on comptait les piétons par dizaine de mille, Italiens pour la plupart. Aujourd'hui les passants y sont moins nombreux, cela va sans dire ; mais elle continue d'attirer les touristes qui ont des yeux pour les beautés de la nature et qui savent encore apprécier le plaisir de la marche.

L'un de ces vrais touristes, Rodolphe Tœpffer, franchit le St-Gothard en 1838 avec les dix-huit élèves de son pensionnat. Du Valais, il avait atteint Realp et Hospenthal en passant par la Furka. C'est ainsi par le nord qu'il monta au Gothard. Voici comment, dans ses immortels *Voyages en zig-zag*, il conte cette journée :

Nous avons à faire aujourd'hui (20 août 1838) un passage intéressant, celui du St-Gothard ; nous partons à pied, à jeun, de grand matin et nos sacs sur le dos. Un froid brouillard enveloppe la montagne, en sorte qu'à deux pas nous avons déjà perdu de vue L'Hôpital (Hospenthal).

M. Tœpffer, avant de quitter ce dernier endroit a voulu y mettre une lettre à la poste. C'est une femme qui est l'unique employée. « Faut-il affranchir ? — Pour quel pays ? — Pour Genève. — C'est trente sols. — Je croyais qu'on n'affranchissait pas pour la Suisse. — Est-ce en Suisse, Genève ? — Oui. — Alors il n'y a rien à payer. » Nous sommes un canton bien neuf, mais celle-là est aussi par trop primitif.

Avec un marchand de bœufs de l'Unterwald monte avec nous. Il sait le français ; on parle poliment. Cet homme n'entend rien à la question d'Orient ni à celle d'Alger, mais c'est merveilleux comme il connaît, traite et expose bien toutes les questions relatives à son petit canton, dans ses rapports avec les cantons voisins.

Le brouillard s'élève et le temps se met au beau. A la hauteur où nous sommes, il n'y a pas plus de forêts, plus d'arbres en vue ; il n'y a pas même des pâturages ; ce sont de toute part des rochers recouverts d'un lichen verdâtre, ainsi qu'on en remarque au St-Bernard, au Grimsel.

Ces rochers ont des formes nobles et majestueuses plutôt qu'abruptes et irrégulières, et la beauté du paysage est entièrement dans les lignes et la couleur de ces gigantesques masses. Comme dans tous les paysages analogues, la grande route, perlée de bouleroues et contournant les contreforts des montagnes, ressemble assez à un fin collier reposant sur une colossale poitrine.

Plusieurs s'engagent dans une « spéculation » par la vieille route. Cette route remonte le fond de la vallée en compagnie du torrent, qui tantôt la longe, tantôt la traverse...

Au bout de deux heures, une effroyable démoralisation s'empare de tous les voyageurs ; vainement M. Tœpffer essaye de distraire ces malheureux par des considérations tirées soit de la beauté des aspects, soit des douceurs prochaines du déjeuner. Ventre affamé n'a point d'oreilles. Le vulgaire « halte », à chaque pas, plusieurs déclarent qu'il leur est impossible d'aller plus loin ; les plus courageux ont des mines creuses, affligées, et marchent d'un air vieille garde de Russie. Heureusement, au bout de la troisième heure, on atteint un plateau ; c'est le haut du col. Voici l'Hospice, voici le déjeuner tout prêt, surabondant, et les joies du paradis qui succèdent aux tourments de l'enfer. On est très bien accueilli, très bien servi dans cet hospice...

Par un beau temps, ce plateau, sur lequel s'élèvent diverses constructions, où l'on voit des chemins qui se croisent, deux lacs et un air d'animation, ne présente rien de l'aspect sévère du St-Bernard.

A quelques pas de l'Hospice on laisse sur la droite une petite chapelle, construction robuste et grossière plus qu'élégante, faite pour résister à la rudesse des hivers. Bientôt on arrive à l'extrémité du plateau qui forme le sommet du col, et l'œil plane tout-à-coup sur un spectacle des plus curieux : c'est la route, dont les infinis contours se développent en serpentant jusqu'au fond d'une gorge ardue et profonde : on dirait un immense reptile qui se ramasse en onduleux replis, et dont la tête fouille dans les entrailles de la terre. La caravane pousse des cris de surprise et de joie, puis elle se met en devoir de descendre...

Vue d'en bas, cette route présente un aspect moins bizarre, mais tout aussi intéressant. Les zigzags sont brisés et épars, ils s'échafaudent les uns sur les autres, et jusqu'à la dernière sommité on découvre des fragments du collier de bouleroues. Nous demeurons là en admiration devant l'industrielle audace des hommes en général, mais surtout des hommes libres, des hommes d'Uri, de ce petit canton qui a su faire avec ses minces ressources un ouvrage aussi beau que celui du Simplon, ce chef-d'œu-

vre si vanté, si admiré, si célébré et si lithographié. La renommée n'est souvent qu'une vieille folle.

Après avoir franchi la gorge, on finit le zigzag, et on arrive sur le revers d'un autre plateau. Nouvelle surprise, nouveaux cris... C'est toute la vallée d'Airolo, boisée, verdoyante ; c'est, au sortir de l'enfer, le doux aspect des Champs-Élysées.

Rodolphe TŒFFER.

Un meurtre. — M. Parvenu donne une soirée musicale dont sa femme fait les frais.

Elle chante en roulant les yeux et les rr, d'une voix rauque et quatre tons au-dessous du morceau.

Pour comble, elle s'accompagne elle-même au piano, et sa main gauche, généreuse, ignore absolument ce que fait sa main droite.

Tout à coup un quidam entre comme une bombe dans le salon. Il a l'air distingué d'un policier et brandit un revolver dans chaque main.

— Haut les mains ! s'écrie-t-il.

La musique s'arrête... les invités se regardent, interloqués.

— Où est-il ? Où est la victime ? Où sont les assassins ?

— Qui ?... quoi ?... Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est votre voisin qui est venu me chercher. Il m'a dit : « Les gens du dessus sont en train de massacrer Massenet... »

LE BUDGET

UN peu partout, les parlements discutent le budget ou vont le discuter. C'est donc le moment de rappeler les jolis vers de Zamacoïs.

Le budget, c'est à proprement
Parler, comme une énorme dette
Dont il faut faire le paiement
Avec une infime recette...

C'est un monstre qu'il faut gaver
Avec une aile de volaille ;
Un étang qu'il faut abreuver
En y vidant une futaille.

C'est un petit poids tout faiblot
Sur une effroyable bascule ;
C'est un gigantesque goulot
Avec un bouchon minuscule ;

C'est sans bras et sans balancier,
Un danseur sur la corde raide ;
C'est un problème de caissier
A rendre chauve un Archimède ;

Un grain de blé dans l'entrepôt ;
Un chat qui — suis la métaphore —
Lèche l'assiette de l'impôt
Et demande à manger encore !

C'est quelque chose de fictif
C'est quelque chose d'illusoire
Un monument définitif
Construit avec du provisoire...

Miguel ZAMACOÏS.

PST ! PST !

DE retour de Montoie, où nous avions accompagné la dépouille mortelle de ce pauvre Deslandes, enlevé dans l'espace de quelques jours à notre affection, nous nous étions arrêtés dans un quelconque restaurant pour partager le verre de l'amitié. Et tandis que le *Ville-neuve* doré coulait dans les verres de cristal, Lorient s'écria :

— C'est égal, le départ de ce vieux copain de Deslandes, de cet excellent camarade, m'attriste. Un si bon garçon !

— Un cœur d'or ! ajouta Bernard.

— Un frère ! surenchérit Tellier. Hélas ! comme l'a si justement fait observer le poète :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.

Nous trinquâmes, d'un geste las, comme brisés par l'immense chagrin. Il y eut un silence

pesant, troublé seulement par le claquement satisfait des langues contre les palais. Après quoi :

— Pas mauvais ! déclara Bernard.

— C'est du 95, dit Lorient.

De nouveau nous nous tûmes, embarrassés. Heureusement Tellier, que ce silence paraissait gêner beaucoup, trouva une diversion :

— On peut dire que ce bon Deslandes est mort à la peine. Travailler infatigable, généreux, scrupuleux en affaires, c'était un honnête homme dans toute l'acception du terme. Pour ce qui me concerne, je ne lui connaissais qu'un seul défaut... une innocente manie plutôt...

— Ah ! fimes-nous en chœur, intéressés soudain.

— Oui, reprit Tellier. Mais qui donc n'a pas ses défauts, je vous le demande ? Au reste, voici la chose : Vous connaissez tous la charmante femme de Deslandes, l'exquise Gilberte, gaie, rieuse, prompte à la réplique, adorant la plaisanterie : une *Madame Sans-Gêne* nouvelle édition, dont on raffolait dans les salons à cause de ses gaillardises. Dès qu'on annonçait Mme Deslandes, des sourires éclairaient les visages, même les plus moroses, et les messieurs desserraient en hâte la martingale de leurs gilets pour pouvoir rire plus à l'aise. Grisée par le succès qui s'attachait à ses pas, cette petite friponne de Gilberte ne tardait pas à s'échauffer et, rouge comme une pivoine, décochait à droite et à gauche, sans crier gare, des traits qui fleuraient bon l'esprit du peuple.

Or ces soirées étaient un véritable supplice pour l'excellent Deslandes, qui aimait volontiers à poser devant le monde pour l'homme supérieur et qui redoutait par-dessus tout qu'un impair de sa femme vint ternir le lustre de son austérité. Aussi chaque fois que Gilberte ouvrait la bouche, le brave homme passait-il par des trances mortelles. Il y eut souvent à la maison, paraît-il, des scènes terribles. L'infortunée Gilberte pleurait, promettait, jurait de ne pas recommencer. Et à la première occasion, les gaudrioles pleuvaient que c'en était une bénédiction. Gilberte, transfigurée, rayonnante, riait elle-même aux éclats, se prodiguait, heureuse de faire jouir les autres de sa débordante gaieté. Elle ne s'arrêtait qu'en apercevant son mari qui riait aussi, mais jaune, jaune, et qui dardait sur elle des yeux furibonds. Aussitôt elle se mordait les lèvres, allait s'asseoir tout honteuse dans un coin, l'air de se dire :

— Allons, bon, il paraît que j'ai encore dit des bêtises. Qu'est-ce que je vais prendre pour mon rhume en rentrant !

Et jusqu'à la fin de la soirée, elle ne lâchait plus qu'une ou deux drôleries... parce qu'il lui était absolument impossible de faire autrement !

Constatant que sa femme n'y mettait pas de mauvaise volonté et qu'elle ne parviendrait jamais à se corriger, Deslandes eut recours à un stratagème. D'entente avec Gilberte, il fut convenu que chaque fois que celle-ci s'engagerait sur un terrain glissant, lui, Deslandes, ferait entendre un léger sifflement !

— Pst ! Pst !

Dès lors, à chaque réunion mondaine, les Pst ! Pst ! se multiplièrent de façon à ne plus former qu'un sifflement ininterrompu.

Ce fut une torture pour la pauvre Gilberte, d'autant plus cruelle que Deslandes, satisfait des résultats de son procédé, avait imaginé de l'utiliser dans la vie de tous les jours. Chaque fois qu'en compagnie de sa femme il se trouvait en présence d'un ami, d'une connaissance, voire d'un fournisseur, d'intempestifs Pst ! Pst ! venaient rappeler à Gilberte qu'elle n'avait pas le droit de parler à sa guise et qu'elle devait sacrifier à la dignité de son seigneur et maître sa personnalité pourtant si originale. Soumise, la pauvre se taisait, rongéant son frein en silence et pestant de toute son âme contre son tyran de mari.

C'est sur ces entrefaites que Deslandes tomba malade. Sa femme le soigna avec un dévouement absolu, cherchant, malgré son réel chagrin, à le reconforter par un visage toujours souriant et par des paroles d'espoir. Hélas ! tout fut inutile.

Sentant sa fin prochaine, Deslandes me fit appeler. J'accourus à son chevet. Gilberte, les yeux rougis par les larmes, essayait néanmoins de sourire. Et comme je prononçais les paroles banales qui montent aux lèvres en ces tristes occasions, Gilberte s'écria :

— Mais il guérira, vous verrez. N'est-ce pas, mon fiston ? Et je te soignerai, te dorloterai. On ne s'ennuiera pas, va, mon gros chat.

A ces mots, Deslandes ouvrit les yeux. Voyant un étranger auprès de son lit et sa femme dans le voisinage, une expression de contrariété se peignit sur ses traits. Lentement, il dirigea son regard vers Gilberte et, ô tenace et ridicule vanité des hommes, un dernier sifflement glissa entre ses lèvres blêmes :

— Pst !... Pst !...

Et il expira.

M.-F. T.

Un sur cinq. — Un chirurgien est appelé à juger le cas d'un malade à qui son médecin a indiqué une opération pour toute ressource.

Le prince du scapel examine, palpe, réfléchit et enfin se prononce :

— Evidemment, seule une intervention chirurgicale peut vous sauver. Mais je vous préviens : le cas est difficile, l'opération délicate ; elle ne réussit qu'une fois sur cinq.

Tête du malade !

— Rassurez-vous, je viens d'en rater quatre...

Les vieilles chansons.

Le bouton de rose.

(Autre version.)

Jeune et gentille bergerette
En tapinois un jour dans un jardin
Cueillit rose tant joliette
Dont elle orna d'abord son sein.
La fleur nouvellement éclose,
Est la parure du hameau.
Voyons, dit-elle, dans cette eau,
Comment me va ma rose.

Lors dans un cristal d'onde claire,
En rougissant pour la première fois,
Elle vit sous gaze légère,
Que cette rose en faisait trois.
Lucas, voyant la même chose,
Caché dans un épais buisson ;
Il s'écrie : Oh ! le beau bouton,
Le beau bouton de rose !

Agnès se retourne tremblante ;
Elle veut fuir l'onde qui la trahit.
Las ! le pied glisse à l'innocente,
Elle tombe et s'évanouit ;
On ignorea toujours la cause
D'un aussi fatal accident,
Mais la belle en se réveillant
Ne trouva plus sa rose.

(Communiqué par PIERRE D'ANTAN.)

TIUMOU PÈ LÈ Z'ALLEMAGNE

TIUMOU ètâi on corps intrépido, dza du tot dzouveno. Rein ne l'épouâirive que lè petit bocon et lè femalle. Son père ètâi dza dinse et... vo sède : lo retailon ne châte jamé tant lilein dào tronç.

Quand l'ènt dize-sat ans, s'è-te pas met dein la tita d'allâ appreindre on bocon l'allemand. Sè desâi que se pouâve lo savâi troverâi pètitre à gagnî oquie dê pllie, dàî iâdzo à la coumouna iò tî lè tserroton l'ant dàî tsevau tutchè du la conveinçhon que lâi diant dau Gothâ ; âo bin porràî assebein eintrâ dein lè téléphone, po tèlephonâ ein allemand ein hivè, po coudhî fère tsesî la nâ que l'è su lè fi. L'ètà dan parti po lè z'Allemagne, quemet Djan Guelin dàî z'autro iâdzo.